



Les sables de l'empereur

À partir du roman de Mia Couto

Adaptation et Mise en scène

Victor de Oliveira



Les sables de l'empereur

À partir du roman de – Mia Couto

Adaptation et Mise en scène - Victor de Oliveira

Traduction – Elisabeth Monteiro Rodrigues

Interprétation - Elliot Alex, Isabelle Cagnat, Horácio Guiamba, Bruno Huca, Ana Magaia, Eunice Mandlate, Josefina Massango, Miguel Moreira, Sofaida Moyane, Miguel Nunes, Rodrigo Santos, Klemente Tsamba

Création lumière - Diane Guerin

Création Vidéo et peintures - Eve Liot et Butcheca

Création musicale et sonore - Ailton Matavela et Samuel Gutman

Costumes et accessoires - Sara Machado

Assistant à la mise en scène - Venâncio Calisto

Coproduction : Teatro Nacional Dona Maria II – Lisbonne ; Centre Culturel Franco-Mozambicain, Maputo ; La MC93, Bobigny ; Teatro Nacional São João, Porto ; Teatro Aveirense, Aveiro ; Le Grand T, Nantes ; Scène National de Chambéry ; Centro Cultural Vila Flor de Guimarães

Diffusion : Théâtre des Célestins, Lyon ; Centre Dramatique National de Toulouse ; Teatro Municipal de Bragança ; Cine Teatro de Loulé ; Centre Dramatique National de Grenoble

Soutien : Fundação Fernando Leite Couto, Maputo ; Institut Français, Paris ; Instituto Camões, Lisbonne ; Services Culturels de l'Embassade du Portugal en France ; Fundação Calouste Gulbenkian, Lisbonne

Production déléguée : En Votre Compagnie – Paris

Histoire d'une trilogie Nord/Sud

Incendios – Limbo – Les sables de l'empereur

En 2019, lors de la création à Maputo de *Incendios*, première mise en scène dans mon pays natal avec une équipe d'acteurs et créateurs mozambicains, je savais qu'il fallait absolument ensuite prolonger le lien, il fallait aller plus loin, creuser encore l'histoire tourmentée de ce pays, de ce continent même.

Avec *Incendios* j'étais, d'une certaine manière, revenu à mon enfance, à l'histoire de la guerre civile qui a dévasté le pays pendant des années. J'avais situé l'histoire de cette mère et ses enfants au Mozambique, mais malheureusement des histoires terribles telles que celle-là ont eu lieu dans la plupart des pays du continent africain. La joie de l'indépendance a été suivie par l'horreur des guerres civiles. Suivies ensuite par le silence et la peur, par une espèce de tabou qui enferme et qui empêche quiconque de vouloir s'y pencher.

Lors de la première d'*Incendios* le 9 Aout 2019 à Maputo, le choc a été grand puisque tout d'un coup, grâce au théâtre, nous avons pu nous pencher, interroger, lever le voile sur tout un pan de l'histoire récente du Mozambique. Le spectacle a ensuite été présenté au Portugal, et en France (dans le cadre de la Saison Africa 2020 au Grand T de Nantes, la Scène Nationale de Chatenay-Malabry, la MC93 de Bobigny et au TNB de Rennes), avec le même succès. Mais pour moi, si le public mozambicain a pu lever le voile sur les horreurs du passé avec la distance nécessaire, c'est parce que dans l'histoire qu'ils voyaient, le sujet n'était pas la guerre et ses horreurs, mais l'histoire de Nawal et ses enfants. Le fil rouge était

l'histoire intime de cette famille et la grande histoire se greffait autour.

Et j'ai eu l'impression, à la fin des représentations, d'avoir réussi quelque chose qui m'a hanté depuis le début du projet : ma préoccupation à être juste, être juste avec moi-même et avec l'histoire de mon pays, être juste avec l'œuvre de l'auteur que je connais si bien, être juste dans l'échange (et c'est bien le mot, l'échange), avec ces artistes que j'ai appris à connaître en travaillant avec eux, être juste dans mon regard, dans l'exigence que j'ai pour l'œuvre que je construis et pour les personnes qui y sont impliquées, l'exigence de l'écoute et du partage, de l'échange et du partage avant tout.



Incendios au CCFM, Maputo, Aout 2019 –
<https://vimeo.com/363326829>

De Incêndios à Limbo

Après la création d'*Incêndios* à Maputo, qui était un projet avec seize personnes, entre comédiens et techniciens, il me fallait rentrer en moi pour trouver comment avancer. Il me fallait partir de ces interrogations sur l'histoire de ce continent pour interroger mon parcours, ma famille (qui est constitué de colons et de colonisés), interroger la politique du métissage, le rapport des anciennes colonies envers les nouveaux pays d'Afrique et interroger la place de ceux qu'on appelle aujourd'hui les afro-descendants en Europe.

Limbo (Limbes) est né de toutes ces questions. Je l'ai écrit, interprété et mis en scène, accompagné par un groupe de trois créateurs français et mozambicains, pour la musique, la vidéo et la lumière.

Les questions de départ étaient très concrètes. Comment expliquer l'existence d'une race voulue pour faire ce que les « blancs ne voulaient pas faire et que les noirs ne pouvaient pas faire » ? Que leur père ou grand-père, est allé aux colonies, soit parce qu'il faisait partie des bagnards qu'on envoyait par milliers pour « engrosser » les noires et donner ainsi naissance à des êtres un peu plus « intelligents » que les nègres, soit parce qu'ils faisaient partie des citoyens qui voulaient servir la nation en abandonnant femmes et enfants en Europe pour chercher fortune dans les colonies ? Comment vit-on sachant que son existence est le fruit d'une « volonté politique » ? Comment vit-on sachant qu'en tant que métis, on a plus de droits que sa propre mère qui est noire ? Comment vit-on cet « entre-deux » ? Entre deux races, entre deux

cultures, entre deux langues, entre deux pays ?

Le spectacle, qui a été créé au Teatro do Bairro Alto à Lisbonne en septembre 2021, et qui sera présenté en Novembre 2022 au TNB de Rennes, ne réponds peut-être pas à toutes ces questions, mais il essaye au moins de les poser. Et avec lui j'ai l'impression de creuser davantage ce lien Nord-Sud qui m'échappe toujours et qui est toujours aussi difficile, fragile et mystérieux.



LIMBO, au Teatro do Bairro Alto, Lisbonne, Septembre 2021

Lien teaser - <https://vimeo.com/761193452/629fe37433>

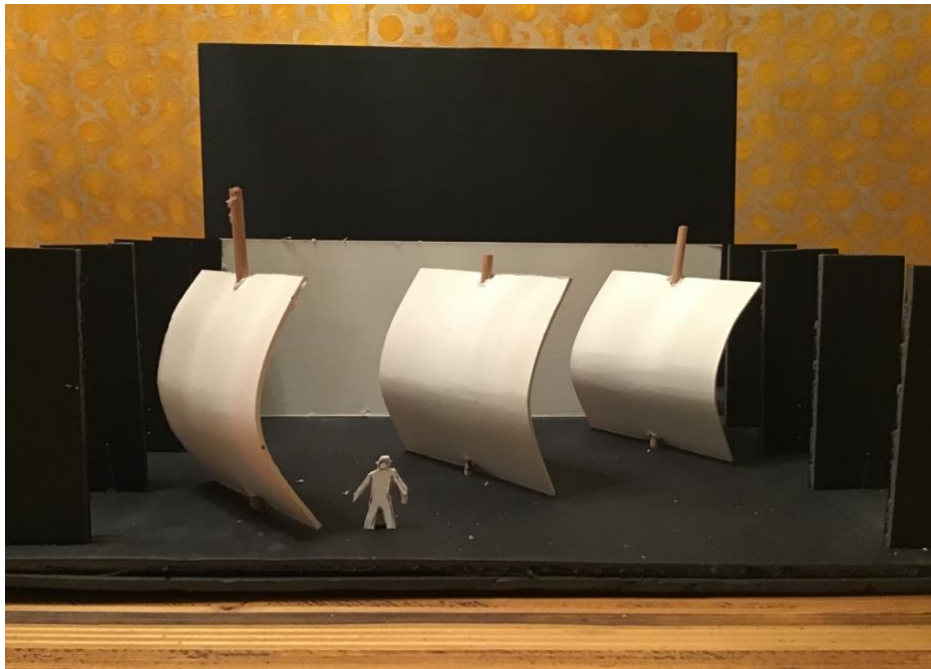
De Limbo à Les sables de l'empereur

Quand j'ai pensé au meilleur moyen de continuer ce lien à mon pays de naissance et à l'histoire de ce continent, *Les sables de l'empereur* me sont apparus de façon presque évidente puisqu'il y avait le même constat. L'histoire de la colonisation portugaise, ou même les dernières années de l'empereur mozambicain, ne sont pas au centre de l'histoire, ce qui est au centre avant tout est l'histoire d'amour d'Imani et de Germano et la vie de tous ceux qui peuplent leurs univers. Le récit d'Imani, l'Africaine à qui un curé a appris le portugais, va se répondre avec celui du sergent Germano de Melo, un républicain portugais exilé par la Couronne dans la campagne de Gaza. Cette longue histoire est une plongée dans l'Afrique intime de la fin du 19ème siècle. Ses personnages principaux, Imani et Germano, incarnent les déchirements de la colonisation, entre l'attrance pour l'Occident et la découverte de peuples enracinés dans leur sol et leurs traditions, attachants et complexes.

En découvrant *Les sables de l'empereur*, j'avais l'impression d'aller plus profondément encore, non seulement dans l'histoire de mon pays, mais dans ma propre histoire. D'une certaine façon, Imani et Germano étaient comme mes grands-parents. Étant petit-fils de colons et de colonisés, de blancs et de noires, je suis le fruit de cette histoire terrible qui s'est construit pendant 500 ans. « *L'Histoire est plus complexe qu'une lecture qui mettrait d'un côté les bons, de l'autre les mauvais, d'un côté les héros, de l'autre les vaincus* », écrit Mia Couto, et dans son roman, c'est exactement ce qu'il nous montre d'une façon magistrale. À partir de l'histoire d'amour entre cette femme noire et cet homme blanc, nous faisons

une plongée dans l'intimité de grands et « petits » personnages qui ont fait et défait les relations entre les peuples africains et européens. C'est une histoire qui mêle destins individuels et « grande histoire », splendeur et décadence, fierté et humiliation, désespérance et résilience. Il y a là toute la force des romans classiques du début du XXème siècle et pourtant c'est une œuvre incroyablement contemporaine puisque la langue se réinvente sans cesse, la forme se reconstruit sans cesse, nous voyons là une fresque historique d'un grand classique tout en voyant se déployer au même temps devant nos yeux une œuvre éminemment contemporaine. Et c'est cette capacité absolument époustouflante de conciliation des deux mondes, qu'ils soient africains et européens, classiques et contemporains, qui donne à ce roman un souffle théâtral absolument vertigineux. C'est donc à partir de ce « souffle » que je travaille sur l'adaptation, que je construis un univers dans lequel les personnages historiques côtoient des personnages de fiction, des personnages du passé côtoient ceux du présent, des images d'une Afrique lointaine et mystérieuse se mélangent à une Afrique résolument moderne et impérieuse. Un monde doit se construire sur le plateau et il doit nous faire voyager, doit nous emmener loin, très loin. On entre dans cet univers comme dans un vaste monde inconnu où nous devons accepter les règles, les paysages et les êtres. Avec les personnages de Mia Couto, ses images et ses langues, nous partons pour une grande aventure où il nous emmène par la main, nous faisant découvrir des mythologies, des rites, des croyances. Il ne s'agit pas d'un monde peuplé d'Africains ou d'Européens. Il est simplement habité par des hommes et des femmes, tous oubliés très loin du monde.

Victor de Oliveira



« Ma patrie, c'est la frontière. Je ne vois pas ça comme un drame, au contraire, c'est une richesse. Certains imaginent de façon illusoire qu'ils ont une seule identité. Au Mozambique comme dans le monde entier, les êtres humains sont entre des identités multiples. »

Mia Couto

Voilà des propos de Mia Couto qui définissent assez bien *Les Sables de l'empereur* et qui me ressemblent beaucoup. Être à la frontière, appartenir à la frontière, partir de la frontière et faire de cet endroit-là une force. Voilà d'où je pars pour adapter et essayer de créer sur un plateau ce chef d'œuvre. Je suis né au Mozambique, j'ai passé mon adolescence au Portugal et je vis depuis un peu plus de vingt ans en France. A mes origines diverses (africaine,

portugaise, indienne et chinoise), viennent s'ajouter mes langues et identités multiples. C'est sans doute pour cela qu'en réfléchissant aux *Sables de l'empereur*, il y a une sorte d'évidence à essayer de chercher d'autres formes, à bousculer des codes et des conventions qui m'obligeraient à être d'un côté ou de l'autre, (théâtre africain ou européen, classique ou contemporain, réaliste ou symbolique, etc.) qui pourrait m'induire à cadrer trop, à serrer trop, à entrer dans une norme dont je me suis toujours méfié en tant qu'acteur.

Mia Couto part de la frontière pour écrire son roman et c'est la frontière, cet endroit de l'entre-deux que je connais si bien, qui m'intéresse de chercher sur la scène. Non seulement l'équipe sera composée d'acteurs et techniciens mozambicains, portugais et français, mais en plus toute l'adaptation du texte et la mise en scène essayeront de creuser à des endroits où on pourra interroger les clichés et donner une autre image des mythes avec lesquelles nous avons tous grandi et qui sont censés raconter l'Afrique. Avoir comme matière un texte aussi libre dans sa forme me permet d'explorer et de m'interroger sans cesse sur le meilleur moyen d'inventer encore une autre façon de raconter cette histoire sur un plateau de théâtre. Passer de la parole simple et directe d'une adresse publique, et ensuite, au conte d'un monde merveilleux et mystérieux qui se construit devant nous, aux lectures de lettres qui ont fait l'histoire des pays, à l'image de sols d'où émergent des armes, à des mères qui deviennent oiseaux, à des pirogues qui descendent lentement la rivière ou à des empereurs qui montent, sous les insultes, l'Avenue de la Liberté à Lisbonne enchaînés, tout cela crée un univers et tout cela exige une invention et une certaine anarchie contrôlée qui devient un pari fascinant.

Créer ensemble

Mettre en collaboration le peintre mozambicain **Butcheca**, avec la créatrice vidéo française **Eve Liot**, est une façon non seulement d'aller vers l'Autre, mais aussi d'inventer des formes qui peuvent naître de la rencontre de ces deux univers.

Faire rencontrer le jeune musicien mozambicain **Ailton Matavela** avec le créateur français **Samuel Gutman**, va dans le même sens.

Ainsi comme avoir une équipe d'interprètes mozambicains, portugais et français. À l'endroit du plateau et du jeu, les frontières des différentes « écoles », n'auront plus aucune valeur puisque les questions seront les mêmes : africains, européens, Blancs, Noirs, Métisses, comment peut-on faire pour raconter la même histoire ? Le théâtre est notre langage commun, alors puisque sur ce terrain-là les frontières n'existent pas, comment pouvons-nous inventer ensemble, créer ensemble ?

A chaque fois qu'on m'a posé des questions sur le théâtre contemporain de mon pays de naissance, cela a toujours été difficile de répondre puisqu'il est encore si jeune qu'il serait difficile de parler d'héritage théâtral.

Mais c'est seulement vers la fin des années 80 que les portes s'ouvrent à une nouvelle réflexion sur l'identité mozambicaine et la notion d'un théâtre de véritable production nationale. Néanmoins, après la guerre civile qui a meurtri le pays et avec la démocratisation de la télévision, l'art qui intervient et qui questionne la structure sociale est de plus en plus délaissé étant

donné que les processus culturels se basent dans une logique de marché en vue d'un développement économique.

Difficile donc dans ses conditions d'interroger, questionner, chercher, créer. Difficile de réécrire l'héritage historique et traditionnel comme un rempart envers les mystifications et les exotismes inventés par la pensée coloniale.

Mais alors, que pouvons-nous inventer aujourd'hui ? Comment pouvons-nous nous « décoloniser » des formes et cadres occidentaux ?

Il n'y a rien d'arrogant dans cette question. Il s'agit d'une vraie interrogation. Une interrogation qui m'a accompagné à chaque fois que je suis allé à Maputo pour diriger des ateliers de formation. Comment donner simplement des outils sans formater, sans trop imposer une façon de faire, de dire, de construire, de raconter des histoires.

Si, aujourd'hui encore, il nous est difficile de parler du théâtre contemporain mozambicain, puisque ce pays est à ses débuts avec seulement ses 45 ans d'indépendance, tout reste à faire et tout est possible. Et ce champ des possibles est une fabuleuse aire de jeu où contourner les codes et les conventions du théâtre occidental ne serait pas juste un désir formel mais plutôt une nécessité d'indépendance réel et de besoin créatif original. Tout reste donc possible et, *Les sables de l'empereur*, sont un fabuleux champ des possibles.

Victor de Oliveira

La création et la transmission – Un projet d'ensemble

Avant la création d'*Incêndios*, je suis allé plusieurs fois au Mozambique pour animer des ateliers de formation d'acteurs au Centre Culturel Franco-Mozambicain, avec le soutien de l'Institut Français.

A ce moment-là, ce qui est devenue la ECA, École de Communication et Arts de l'Université Eduardo Mondlane de Maputo, était encore à ses débuts. J'ai pu participer à des discussions en vue de trouver ce qui pourrait être la meilleure façon d'enseigner les Arts Dramatiques au Mozambique.

Néanmoins, il s'agit d'une école destinée exclusivement à l'artistique et il n'y a aucun enseignement lié à la technique. J'étais donc très heureux de pouvoir créer un projet de formation en partenariat avec le Grand T, à Nantes, pour un projet de formation qui s'est fait pendant la période de création d'*Incêndios*. Deux des techniciens liés au théâtre m'ont m'accompagné, ont fait partie de la création en accompagnant les créateurs lumière et vidéo mozambicains et ont animé un atelier pour des jeunes techniciens.

Après la présentation d'*Incêndios* au Mozambique et au Portugal, trois de ces jeunes apprentis ont été choisis pour faire partie d'un projet entre le Mozambique, le Burkina-Faso et la France. Pendant trois ans, ils vont participer à différents événements dans les trois pays et continuer leur formation grâce aux partenariats avec le Grand T, dirigé par Catherine Blondeau, et le Festival Les *Récréâtrales*, dirigé par Aristide Tarnagda.

Ces trois jeunes apprentis nous ont accompagnés pendant la présentation d'*Incêndios* en France à l'été 2021.

Ils sont, depuis presque un mois, à Ouagadougou, en train de travailler avec les techniciens du Festival *Les Recréâtrales* et ils seront présents pendant le festival en novembre 2022.

Et quand nous serons en train de répéter *Les sables de l'empereur* à Maputo l'été prochain, ils seront encore avec nous.

Cela est extrêmement important pour moi puisque c'est une façon d'ancrer cette création pas simplement sur le partage de l'artistique mais aussi sur la transmission. Que nous puissions créer un bon spectacle c'est évidemment notre souhait premier, mais je veux que nous puissions aller au-delà de la simple création d'un spectacle. Cela me semble être la meilleure façon de collaborer véritablement, de transmettre, de véritablement créer ensemble.



Entretien avec Mia Couto

par [Pierre Benetti](#)

Il semble que votre propre langue d'écriture ne soit plus tout à fait la même : elle comporte désormais peu de néologismes, voire pas du tout.

Cette idée de me libérer d'un portugais inventé, néologique, a commencé avant ce livre, disons avec *La confession de la lionne* (Métaillé, 2015). Je voulais écrire dans un autre registre, me surprendre moi-même. Mon projet reste de raconter une histoire par le biais de la poésie, et je crois que je continue dans ce territoire-là. Et moi-même, quand j'écris, je me sens plus traducteur qu'écrivain, parce que je me trouve dans un espace de frontière : entre l'oralité et l'écrit, entre une rationalité d'origine africaine et une autre européenne, entre des langues différentes, qui expriment des points de vue et des cosmogonies différentes. Je suis un peu comme un contrebandier...

D'où vient ce besoin de vous « libérer » d'une langue que vous aviez pourtant créée vous-même ?

Je me sentais prisonnier de cette construction. Nous pensons être l'auteur du livre, mais en fait le livre est notre propre auteur, il nous produit nous-même. J'avais besoin d'être libre pour dire autre chose, autrement. Je voyais aussi que certains lecteurs en restaient à la dimension esthétique de ce travail. Ils ne percevaient pas que cette transformation du modèle normé de la langue portugaise voulait montrer d'autres possibilités d'utiliser la langue et de penser. Cela n'a pas été une décision soudaine, j'ai beaucoup réfléchi. Le plus grand ennemi de la beauté que je voulais créer était cette idée de « faire joli ».

Dans le texte en portugais, quelle est la place de la langue des Vaxxopi, le peuple d'Imani ?

Je ne parle pas cette langue, qui appartient à un groupe linguistique du sud du Mozambique, mais je comprends une langue similaire. Les locuteurs ont de grandes difficultés à nommer leur propre langue. Ces langues ne sont pas normalisées d'un point de vue orthographique. À chaque fois que je demandais quelque chose, on me donnait une réponse différente. Donc, dans chaque volume de l'histoire, on trouve des différences entre les mots. Et puis j'ai rencontré Alfonso Silva Dambile, qui m'a sauvé.

Qui est-ce ?

[Soudain, Mia Couto se met à parler en français] C'est un vieil homme qui connaît très bien l'histoire de son peuple. Tous les gens que je rencontrais pour faire le livre me parlaient de cet homme, qui est une sorte de sage ou d'érudit. À un moment, il m'a dit : « *Peu importe si je te dis la vérité, puisque tu es un écrivain !* »

Vous-même, vous traduisez des langues du Mozambique ?

Je le fais de manière indirecte, car je n'ai pas une connaissance suffisante de toutes les langues du pays. Ce qui m'intéresse dans la compréhension d'un mot d'une autre langue, c'est la manière dont a été construite la réalité qui se trouve derrière ce mot. Et ce qui m'intéresse encore plus, c'est la raison pour laquelle certains mots n'existent pas. Par exemple, le mot « futur » : pourquoi il n'existe pas ici ou là ?

Comment voyez-vous l'évolution du portugais du Mozambique ?

C'est une langue en train de se construire. C'est un peu comme un adolescent qui n'obéit pas à ses parents. Actuellement, il y a tout un processus de normalisation, depuis le portugais jusqu'aux langues mozambicaines. Par exemple, au Mozambique, on dit « deux heures de temps », ce qui semble être un pléonasme, mais il faut le dire, car cela correspond à une certaine idée du temps. Je n'aime pas beaucoup, en général, l'idée de fixer les choses : quand on veut normaliser des langues ou des personnes, il y a toujours un côté négatif, même si je comprends que ce soit nécessaire. Avec ce livre, nous avons tous beaucoup souffert... À chaque fois qu'on fixait un mot en chope, quelqu'un nous disait un mot différent. Imposer une langue unique dans un pays qui en comporte vingt-cinq est un acte de violence. Je ne dirais pas que c'est une violence coloniale, mais c'est quand même une violence exercée contre la diversité de ces langues. Il y a eu un très grand changement au Mozambique après l'indépendance, avec Samora Machel, qui voulait créer ainsi l'unité nationale : il était interdit de parler sa langue maternelle. Aujourd'hui, la situation a changé. On apprend sa langue maternelle et le portugais. J'en suis content, mais je ne suis pas optimiste car, pour faire ça bien, il faudrait des moyens que le Mozambique n'a pas. Par exemple, la langue makua, quand on va la normaliser et l'enseigner à l'école, il va surgir cinquante variantes dialectales qui disent que ce n'est pas le vrai makua. La normalisation des langues crée de nouveaux conflits.

Il y a une autre nouveauté dans Les sables de l'empereur : vous y traitez de la violence de l'histoire d'une manière très directe, à peine métaphorique.

[Mia Couto repasse au portugais et rit] Cet entretien doit s'arrêter là, vous me demandez des choses trop difficiles ! Oui, c'est vrai.

Auparavant, vivre avec la violence des guerres que j'ai connues était si traumatisant que j'ai préféré emprunter une voie métaphorique [dans les années 1970, Mia Couto s'est engagé auprès du FRELIMO (Front de libération du Mozambique), qui combattait pour l'indépendance]. Je traitais ce qui était cruel presque avec douceur. Je ne sais pas si c'est le temps qui a fait ça, car cette réalité est une réalité lointaine maintenant, mais il était nécessaire pour moi de recourir à un langage plus direct, plus cru. Aujourd'hui, j'utilise l'histoire, le passé, pour parler du présent.

De quel présent ?

Au Mozambique, l'histoire est très élastique : il n'y a pas eu de période de paix depuis l'indépendance. On en est au troisième accord de paix, et après cet accord il n'y a toujours pas la paix totale. Cette violence a quelque chose à voir avec la non-résolution des conflits du passé. L'un de ces conflits est celui qui se trouve dans *Les sables de l'empereur*, entre l'État de Gaza de l'empereur Ngungunyane et le Portugal de Mouzinho de Albuquerque. Dans ces conflits, il y a toujours une composante religieuse. La religion dominante au Mozambique, qui n'a pas de nom, a quelque chose à voir avec le culte des ancêtres. Elle préserve une relation vitale entre la terre, les personnes et les ancêtres. La terre est sacrée : en elle sont les morts ; envahir un territoire, c'est comme détruire une église. D'ailleurs, le roman commence avec une termitière, un lieu de naissance qui est aussi un lieu sacré. De telles violences obligent les gens à fuir, comme le fait Imani.

Le roman adopte le point de vue d'un peuple mozambicain qui se bat avec le Portugal et d'un personnage qui est à la fois femme,

jeune et traductrice. Ce point de vue de l'entre-deux et de la minorité, est-ce le vôtre sur l'histoire ?

Oui, c'est moi-même, je suis cet homme-là : ma patrie, c'est la frontière. Je ne vois pas ça comme un drame, au contraire c'est une richesse. Ce n'est pas difficile de tenir cette position. Certains imaginent de façon illusoire qu'ils ont une seule identité. Au Mozambique comme dans le monde entier, les êtres humains sont entre des identités multiples. C'est très commun au Mozambique, où chacun parle une langue qui n'était pas la sienne et a deux ou trois religions. Le soir, les gens communiquent avec leurs ancêtres, la journée ils sont catholiques ou musulmans. Et ils ne voient aucun conflit là-dedans ! Donc, ils peuvent me voir comme l'un des leurs. Dans la rue, on m'arrête comme si j'étais un joueur de foot, pour que je transmette des messages. Je voyage souvent, même dans ma ville, je marche tout le temps. Le biologiste peut ne pas savoir beaucoup de choses, mais il marche beaucoup...

La relation de vos personnages aux arbres, aux fleuves, à la terre, est très importante. Décrivez-vous un monde disparu, détruit ?

Tout ce que je raconte se trouve encore au Mozambique. Je rencontre souvent cette relation très ancienne mais très vivante entre les individus et la nature. Les gens peuvent se transformer en arbre ou en lion, il n'y a pas de frontière d'identité absolue. Si on demande à un Mozambicain comment désigner « la nature », il n'a aucun mot pour le dire. La nature est en nous, nous sommes en elle, c'est une seule entité. Je ne pense pas qu'il y ait eu un jour une nature intacte, sans la trace de la main de l'homme. En quelque sorte, on a créé une deuxième nature. Souvent, on parle de nature mais sans l'appréhender ni la comprendre : ce que nous nommons nature, c'est la vie elle-même.

Ce que vous dites ne va pas vraiment dans le sens d'un discours voyant la nature comme étant « à préserver », et qui reste centré sur une vision occidentale.

Oui, les cultures locales sont globales et écologistes intrinsèquement ! Au cours de ma vie, je suis parti d'un point de vue européen et je suis allé vers autre chose. Cela m'aide énormément comme scientifique et comme être humain. J'ai appris que j'avais une relation de parenté avec les arbres, les fleuves, les pierres.

Quel a été cet itinéraire ?

J'ai perdu la peur. Je n'ai plus besoin de toutes ces grandes certitudes. Je suis disponible pour entendre d'autres types de connaissances. L'écriture, de son côté, est simplement une manière d'ordonner ce qui est en moi. Elle m'aide à donner un sens à ce que je ne connais pas. L'Afrique m'a offert un très beau cadeau, qui est de ne pas avoir peur de l'ignorance, ne pas avoir le sens de la prévision, de ne pas faire de la compréhension du monde une forme de domination ou de contrôle. On ne contrôle jamais rien.

Pourtant, en écrivant, vous fixez bien quelque chose.

Oui... j'aime beaucoup cette contradiction !

Quelle a été la principale difficulté pour écrire ces trois romans, réunis en un ?

Cette histoire est comme un arbre, elle s'est ramifiée petit à petit. Il fallait tailler cet arbre de manière qu'il se développe. Le dernier volume a été le plus difficile : il fallait terminer l'histoire. J'écris parce que je suis fasciné par des personnages, par les potentialités qu'ils m'offrent. Donc, pour qu'il y ait une fin, il faut tuer le personnage et

mettre fin à ses possibilités. Je pars toujours des personnages, ce sont eux qui racontent l'histoire. Et je pars aussi du principe que je ne veux pas savoir. C'est une écriture très obsessionnelle, qui me réveille la nuit pour me dire des choses. Les personnages existent, ils prennent possession de moi. Je dois ensuite les oublier. Je ne sais pas faire autrement.

Quels seraient les auteurs mozambicains à traduire et à transmettre, d'après vous ?

Il y a Ungulani Ba Ka Khosa, qui lui aussi a écrit un livre sur l'empereur Ngungunhane, *Ualalapi* (1987) ; Paulina Chiziane, dont un livre est traduit en français (*Le parlement conjugal*, Actes Sud, 2006) ; il y a beaucoup de jeunes, mais qui font surtout de la poésie, car le Mozambique est un pays avec une tradition poétique très forte. Moi-même, quand j'écris un roman, j'écris toujours de la poésie en même temps. C'est comme une pluie qui éclaircit le ciel. [*Mia Couto vient de publier un recueil en portugais, intitulé Traducteur de pluie.*]

Et que pourra-t-on lire prochainement de vous ?

Je termine un roman qui parle de mon enfance et de mon adolescence dans la ville de Beira, au centre du Mozambique, et qui raconte la fin d'un monde, le monde colonial, dans lequel j'ai grandi, et la fin de mon propre règne, mon enfance. Je continue dans le même registre que dans *Les sables de l'empereur*, mais en recueillant des documents pour chaque personnage. Chacun, donc, aura la liberté de parler le portugais qu'il désire. Je ne vais pas rompre radicalement en disant que jamais plus je ne retournerai aux néologismes... en fait, je ne veux pas refaire ce que j'ai déjà fait. D'ailleurs, je me relis seulement quand j'y suis obligé. Par exemple, je me suis relu pour l'adaptation au cinéma de mon roman *La*

véranda du frangipanier. J'ai eu tellement honte que j'ai réécrit le livre.

Propos recueillis par Pierre Benetti (En attendant Nadeau)

Traduits par Elisabeth Monteiro Rodrigues



Des guerriers Vaguni

Les sables de l'empereur – Mia Couto

Extrait – Début - Traduction d'Elisabeth Monteiro Rodrigues

« Tous les matins se levaient sept soleils sur la plaine d'Inharrime. En ces temps-là, le firmament était bien plus grand et en lui tenaient tous les astres, les vivants et ceux qui sont morts. Nue comme elle avait dormi, notre mère sortait de la maison avec un tamis à la main. Elle allait choisir le meilleur des soleils. Avec le tamis, elle recueillait les six étoiles restantes et les rapportait au village. Elle les enterrait près de la termitière, derrière notre maison. C'était celui-là notre cimetière de créatures célestes. Un jour, en cas de besoin, nous irions là-bas déterrer les étoiles. En raison de ce patrimoine, nous n'étions pas pauvres. Ainsi disait notre mère, Chikazi Makwakwa.

Celui qui nous rendait visite connaissait l'autre raison de cette croyance. C'était dans la termitière qu'on enterrait les placentas des nouveau-nés. Sur le nid de termites avait poussé une mafurreira. À son tronc nous attachions les tissus blancs. Là, nous parlions avec nos morts.

La termitière était néanmoins le contraire d'un cimetière. Gardienne des pluies, en elle habitait notre éternité.

Une fois, le matin déjà tamisé, une botte écrasa le Soleil, ce Soleil que ma mère avait élu. C'était une botte militaire, identique à celle que les portugais portaient. Cette fois, pourtant, c'était un soldat Vanguni qui l'avait aux pieds. Le soldat était envoyé par l'empereur Ngungunyane.

Les empereurs ont faim de la terre et leurs soldats sont des bouches qui dévorent les nations. Cette botte brisa le Soleil en mille éclats. Et le jour devint sombre. Les autres jours aussi. Les sept soleils mouraient sous les bottes des militaires. Notre terre était en train

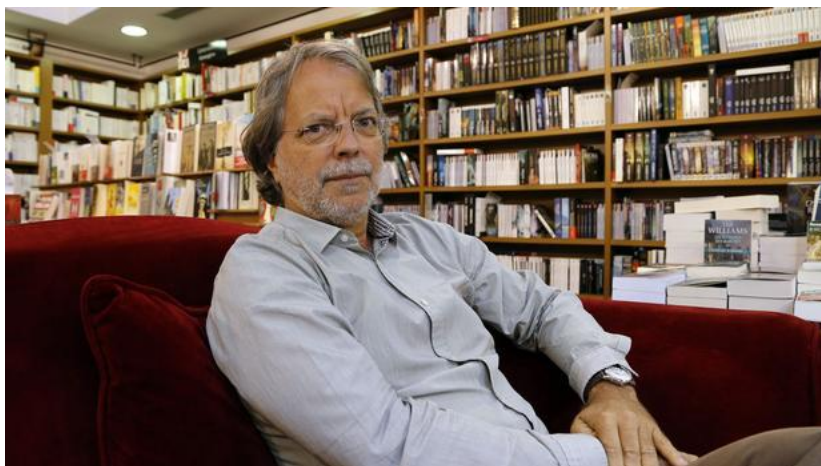
d'être déchiquetée. Sans étoiles pour alimenter nos rêves, nous apprenions à être pauvres. Et nous nous égarions de l'éternité. Sachant que l'éternité n'est que l'autre nom de la Vie.

Je m'appelle Imani. Ce nom qu'on m'a donné n'est pas un nom. Dans ma langue maternelle Imani veut dire « Qui est-ce ? » On frappe à la porte et, de l'autre côté, quelqu'un dit : - Imani ? C'est cette question en effet qu'on m'a donné pour identité. Comme si j'étais une ombre sans corps, dans l'éternelle attente d'une réponse.

On dit à Nkokolani, notre terre, que le nom du nouveau-né vient d'un chuchotis qui s'entend avant sa naissance. Dans le ventre de la mère, il ne se tisse pas simplement un autre corps. Il se fabrique son âme, le moyo.

Je ne sais pourquoi je m'éternise autant dans ces explications. Parce que je ne suis pas née pour être une personne. Je suis une race, je suis une tribu, je suis un sexe, je suis tout ce qui m'empêche d'être moi-même. Je suis noire, je suis des Vaxopi, une petite tribu sur le littoral du Mozambique. Les miens ont eu l'audace de s'opposer à l'invasion des Vanguni, ces guerriers venus du Sud qui se sont installés comme s'ils étaient maîtres de l'univers. On dit à Nkokolani que le monde est bien trop grand pour y faire tenir un maître.

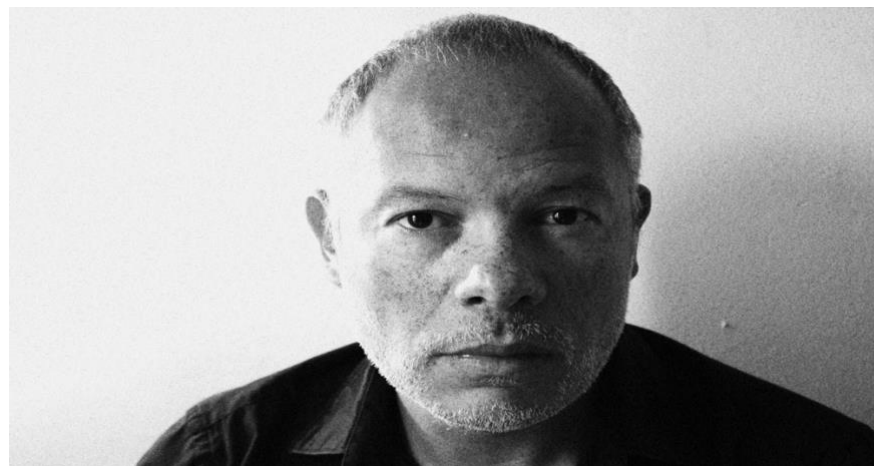
Notre terre, cependant, était disputée par deux prétendus propriétaires : les Vanguni et les Portugais. Voici pourquoi ils se haïssaient autant et se faisaient la guerre : parce que leurs intentions étaient tellement semblables. D'un côté l'Empire de Gaza, dominé par le chef des Vanguni, l'empereur Ngungunyane. De l'autre côté, les Terres de la Couronne, où gouvernait un monarque qu'aucun Africain ne connaîtrait jamais : Dom Carlos I, Roi du Portugal.



Mia Couto, António Emílio Leite Couto de son nom de naissance, est écrivain, de nationalité mozambicaine. Issue d'une vieille famille portugaise émigrée au XIXème siècle, il se situe à la croisée des cultures européennes, indiennes et africaines. Il quitte ses études de médecine pour se consacrer au journalisme et à l'indépendance de son pays. Il publiera des contes, des poèmes et des romans, diffusés dans plus de 30 pays dont une quinzaine, traduits en français. Il se décrit

« ...un Blanc qui est africain ; un athée non pratiquant ; un poète qui écrit en prose ; un homme qui a un nom de femme ; un scientifique qui a peu de certitudes sur la science ; un écrivain en terre d'oralité.

» On le dit le plus célèbre écrivain mozambicain, une des plus grandes voix de l'Afrique, et nobélisable. Il est aussi biologiste (dans le parc du Limpopo, siège d'une grande partie du roman) et professeur d'écologie à Maputo, la capitale, ancienne Lourenço Marques. Entre autres prix, il a reçu en 2012 le Prix de la Francophonie et en 2013 pour l'ensemble de son œuvre, le Prix Camoës, distinction attribuée à un auteur de langue portugaise.



Né au Mozambique, Victor de Oliveira est acteur et metteur en scène. Il commence le théâtre à Lisbonne puis entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 1994. Comme acteur ces dernières années il a joué sous la direction de Wajdi Mouawad (*Oedipe Roi* et *Ajax* de Sophocle et dans *Tous des Oiseaux*, ainsi qu'avec Stanislas Nordey (*Incendies*, de Wajdi Mouawad et *Erich Von Stroheim*, de Christophe Pellet, crée au TNS et repris au Théâtre du Rond-Point à Paris).

En 2016, il traduit, interprète et met en scène *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert au Théâtre Culturgest de Lisbonne. En 2019, il monte à Maputo *Incêndios*, de Wajdi Mouawad, spectacle qui a été présenté en France dans le cadre de la saison Africa 2020. En Septembre 2021 il écrit, interprète et met en scène *Limbo*, au Teatro do Bairro Alto de Lisbonne. Parallèlement à son travail d'acteur et metteur en scène, il développe un travail de formation auprès de jeunes acteurs autour de la dramaturgie africaine et enseigne à l'Université Sorbonne-Nouvelle-Paris 3 et à l'ERACM de Cannes et Marseille.